

La langue française, un déterminant social dans les romans des écrivaines iraniennes francophones

Recherche originale

Ali ABBASSI*

Professeur, Université Shahid Beheshti, Téhéran, Iran.

Saeid KHANABADI**

Doctorant, Université Shahid Beheshti, Téhéran, Iran.

(Date de réception : 03/04/2020; Date d'approbation : 13/07/2020)

Résumé

Au cours des années précédentes, nous témoignons d'une vague croissante des romans historico-politiques écrits en français par les écrivaines iraniennes francophones immigrées en France. Ces femmes romancières s'affichent, en grande partie, au rang du large flux migratoire des années 1970-1980 quand un nombre considérable de familles iraniennes quittent le pays pour s'installer en Amérique du nord ou en Europe de l'ouest. Les romans de cette génération des écrivaines iraniennes francophones, classifiés dans le cadre de la littérature migrante, montrent d'un côté des prises de position critiques des auteures à l'égard de la société et de l'État iraniens et de l'autre côté reflètent les angoisses des personnages féminins immigrés de ces romans qui essaient de s'intégrer dans la société française. Dans ce sens, la langue française devient un déterminant majeur dans le procès du déterminisme social subi par ces écrivaines iraniennes. Cette recherche étudie les origines sociolinguistiques de l'écriture socio-politique de ces romancières iraniennes.

Mots-clés : Francophonie iranienne, Littérature migrante, Sociologie de la langue, Déterminisme social, Langue française.

* E-mail: ali_abasi2001@yahoo.com (auteur responsable)

** E-mail: saeid_khanabadi@yahoo.fr

Introduction

La langue est un outil de communication. Mais, depuis la création des premières sociétés humaines, elle s'impose aussi en tant qu'un facteur géant dans le procès de transfert culturel et du déterminisme social. La langue est un des "Faits sociaux" énumérés par Émile Durkheim en tant que les phénomènes déterminant les comportements des sociétés humaines. Les sociologues extrême-contemporains aussi confirment ce rôle de la langue comme un actant social. La langue française, imprégnée dans une grande civilisation et chargée d'une profonde culture est un pionnier dans cette lignée sociolinguistique. Même après la reconnaissance générale de l'anglais comme la langue internationale de communication, le français continue d'influencer culturellement les sociétés humaines dans les cinq continents. Et il ne s'agit pas seulement des pays supposés francophones ou les anciennes colonies où le français est la langue dominante. Dans cet article, nous voudrions plutôt donner un exemple parmi les pays qui ne sont pas connus comme des pays francophones. Réputé comme une langue de prestige et de l'intellectualité, le français s'impose comme une langue d'expression des élites modernistes et éclairés des sociétés asiatiques et moyen-orientales initialement non-francophones aussi. En Iran, la trace de l'apprentissage de cette langue est discernable depuis l'époque Safavide et l'arrivée des délégations diplomatiques, religieuses et commerciales françaises. Mais l'expansion du français en Iran date plutôt de l'ère Qadjar où les aristocrates, les nobles et même la famille royale (par exemple la personne de Nassereddine Shah) se passionnent pour cette langue. Durant les années de la Révolution constitutionnelle (1905-1911), les intellectuels et les réformistes francophones contribuent largement à la genèse des idées républicaines et démocratiques en Iran. Les élèves de l'école Dar-ol-Fonoun, fondée en 1851 avec les enseignants français ou francophones,

se mettent à traduire les œuvres des philosophes du siècle des Lumières comme Voltaire et Rousseau. Il y a aussi des penseurs francophones qui se lancent directement dans l'engagement politique et révolutionnaire. Parmi les leaders francophones des mouvements constitutionnalistes, le cas d'Ali Monsieur est un exemple bien connu dans l'histoire contemporaine de l'Iran. Cette tendance de l'intellectualité francisée marque aussi l'ambiance de la création littéraire en Iran du début du XX^{ème} siècle. La majorité des écrivains et des romanciers de l'époque avaient étudié dans les établissements scolaires francophones. Ces écrivains jouent un rôle important dans l'évolution de l'écriture persanophone et la naissance de la littérature moderne en Iran. Dans la poésie, les poètes comme Nima, l'ancien élève du lycée francophone de Saint-Louis, ouvrent un nouvel horizon dans la poésie persane. Dans le même alignement, et par l'intermédiaire de ces romanciers iraniens francophones, la prose persane aussi subit une vaste influence de la part de la prose française. Les francophones JamalZadeh et Hedayat fondent une nouvelle approche encore inspirante dans la création littéraire en Iran. Les structures et les techniques de l'écriture française influencent la forme et le contenu des ouvrages persanophones de l'époque.

Outre cette génération des écrivains qui, dotés d'une pensée à la française, écrivaient en persan, nous avons aussi dans la sphère littéraire de l'Iran, les écrivains qui se lancent directement dans l'aventure d'écrire en français. Sadegh Hedayat lui-même écrit quelques nouvelles en français déjà à l'époque du roi Reza Pahlavi. La vague des romanciers qui choisissent le français comme la langue d'expression prend une forme plus sérieuse sous le règne de Mohammad Reza Pahlavi où les interactions irano-françaises touchent leur apogée. Le Shah, lui-même, avait étudié à l'école francophone "Le Rosey" de Suisse. Il maîtrisait le français et se rendait souvent en France et en Suisse. La reine Farah Pahlavi, elle aussi, passionnée de l'art et de la culture

français, avait un rôle important dans la formation d'un goût à la française chez les artistes et les écrivains iraniens. En visitant les palais-musées de l'ère Pahlavi à Téhéran et dans les provinces, l'on peut facilement constater cette orientation francophile dans l'architecture, dans la décoration, dans le choix des ameublements et même dans les vêtements de la personne de la Reine. À cette époque, les familles aisées, nobles et bourgeoises, continuent à envoyer leurs enfants dans les écoles françaises à Téhéran (comme l'école Jeanne d'Arc). L'État français, à ce temps-là, avait même cette intention d'inaugurer une université francophone en Iran mais la Révolution islamique de 1979 et le déclenchement de la Guerre imposée (1980-1988) changent l'atmosphère politique et sociale du pays. Au cours de cette période révolutionnaire, certains événements politiques aboutissent à la rupture des relations diplomatiques entre l'Iran et la France. Mais durant les deux dernières décennies, malgré certaines divergences, la France est redevenue pour l'Iran un des premiers partenaires culturels. En tout cas, la France même dans les temps de la rupture politique avec l'État iranien, continuait à inspirer la société civile en Iran.

Après la Révolution de 1979, un groupe de poètes et d'écrivains iraniens francophones quittent le pays et s'installent en France. Les écrivaines dont les romans seront étudiés dans cet article figurent dans ce flux migratoire des années 1970 et 1980. Les romans de ces écrivaines francophones sont publiés et distribués en France. Ces romans publiés parfois par des grandes maisons d'édition françaises, ont pu même gagner de divers prix littéraires. Certains de ces romans sont traduits et publiés en Iran aussi. Mais la plupart de ces ouvrages romanesques, à cause de leurs prises de position politiques, ne sont pas autorisés en République islamique. Et c'est exactement la découverte de l'origine linguistique de ces expressions politiques dans ces ouvrages qui constitue le noyau principal du présent article. Plus

concrètement parler, nous allons étudier l'impact de la langue française sur la formation de ces visions socio-politiques chez nos quatre écrivaines iraniennes francophones dans les deux décennies précédentes.

En effet, le présent article figure dans la tendance des études concernant le déterminisme social dans la littérature. Bien que le déterminisme social soit un débat qui se traite dans plusieurs sciences et approches comme la criminologie, le droit, la philosophie, la psychologie, les études culturelles et les recherches concernant la liberté humaine. Mais pourtant c'est bien sûr dans l'optique de la sociologie de la langue que nous allons aborder ce sujet dans le cadre de cet article.

Mais une question se pose peut-être pour les lecteurs de cet article; Pourquoi nous avons choisi les femmes romancières et non pas les hommes? Cette question peut se poser surtout en considération de ce fait que tous les deux auteurs de cet article sont du genre masculin. En effet, il y a quelques motivations qui peuvent justifier ce choix. Premièrement parce que parmi les Iraniens de la diaspora qui se sont lancés dans l'écriture romanesque, surtout parmi les francophones, l'on peut constater, tout bizarrement, qu'une majorité absolue de ces gens est constituée par les femmes. Les raisons et les causes de ce phénomène particulier peuvent être le sujet d'un article indépendant. Deuxième raison concerne la nécessité d'un regard non-féministe pour étudier ce type de romans. Dans les départements iraniens de la littérature française, nous constatons depuis quelques années que les articles et les thèses sur les femmes romancières sont réalisés par les étudiantes qui prennent une professeure comme la directrice de recherche. Il faut admettre que ce trio féminin et parfois féministe ne peut pas prétendre mener une vision neutre et impartiale dans la réalisation de ces études qui sont fondamentalement assez problématiques dans la société académique iranienne.

Dans cette perspective, quatre femmes romancières sont choisies parmi une douzaine de cas enregistrés. Le choix était basé d'abord sur la disponibilité des œuvres et sur les ressemblances stylistiques et sémantiques entre ces romans sélectionnés. Les écrivaines dont les romans seront abordés dans cet article sont Nahal Tajadod (*Le Passeport à l'iranienne* et *Debout sur la terre*), Sorour Kasmaï (*Le cimetière de verre*), Négar Djavadi (*La Désorientale*) et Chahdorrt Djavann (*Comment peut-on être français?*).

Les romans de ces écrivaines montrent une forte analogie au niveau de la forme, du style et du contenu. Ces romans reflètent les idées socio-politiques d'opposition à l'encontre du système politique islamique en Iran. Ces romans critiquent fondamentalement la Révolution islamique (1979) et la Défense sacrée lors de la guerre imposée (1980-1988). Pourtant il faut préciser que le niveau de ces critiques n'est pas égal dans le cas de ces quatre romancières. Par exemple, dans les romans de Chahdorrt Djavann, lauréate du Prix de la laïcité en 2003, nous constatons parfois une haine explicite pas seulement contre le système politique mais également contre les valeurs traditionnelles de la société iranienne.

Ces romans traitent aussi des questions féministes. Ces écrivaines iraniennes francophones condamnent les lois concernant le voile islamique et accusent la société iranienne (et non pas seulement l'État de la République islamique) de la violation des droits des femmes. Certes, la dose de ces critiques féministes varie d'une écrivaine à l'autre. Parmi ces quatre écrivaines déjà citées, encore il faut parler de Chahdorrt Djavann qui révèle des idées les plus radicales dans ce sens. Djavann ne critique pas seulement les hommes iraniens mais elle attaque violemment les hommes dans le sens général en évoquant directement des questions charnelles. En parlant des origines et des causes de ces prises de position politiques ou socio-

culturelles, l'on peut indiquer plusieurs déterminants culturels, sociaux, familiaux et personnels. Mais dans cet article, nous nous contentons d'étudier les causes sociolinguistiques. À noter que les auteurs de cet article voient des faits et des sujets par un principe d'objectivité.

Au cours de cette recherche, nous étudions cet impact linguistique du français en trois étapes; La première phase traite la langue française comme un actant culturel et un facteur socio-politique dans l'histoire d'Iran et étudie le déterminisme que cette langue exerce dans la vie des écrivaines et dans leurs couches sociales. À vrai dire, dans cette phase nous abordons l'héritage culturel francophone en Iran. L'héritage culturel sur lequel ces romancières iraniennes francophones basent leur fondement idéologique du féminisme, du libéralisme et de la laïcité. La deuxième phase étudie l'impact du français sur la vie personnelle de ces écrivaines depuis leur naissance jusqu'à leur migration vers la France. Cette étape couvre, dans les romans étudiés, l'enfance, l'adolescence et parfois la jeunesse des personnages. La troisième phase concerne la période qui commence après la migration de ces écrivaines vers la France et correspond en réalité au procès de l'intégration de ces femmes iraniennes migrantes dans la société d'accueil. Cette phase, dans la majorité des cas, commence par une fuite douloureuse et pleine du stress pour les personnages, alors dans leur âge de l'adolescence ou de la jeunesse. Dans presque tous les romans que nous avons étudiés dans le cadre de cette recherche, une traversée difficile et clandestine à travers les hautes montagnes du Kurdistan iranien à la frontière de la Turquie est décrite par les romancières. La troisième étape traite la nouvelle vie de ces femmes réfugiées dans la société française et les actants sociaux qui caractérisent leur vie d'une femme migrante et les difficultés qu'elles subissent pour s'intégrer dans la société française. Il faut mettre en relief

aussi le statut de réfugiée de ces femmes, ce qui se nuance parfois de l'identité d'une femme migrante.

Comme nous venons de dire dans l'introduction, cet article s'intéresse aux mécanismes par lesquels la langue française affecte la formation des conduites littéraires et socio-culturelles des écrivaines iraniennes francophones dans les deux dernières décennies. D'après notre hypothèse de départ, les idées socio-politiques de cette génération des écrivaines iraniennes, dont l'écriture montre de nombreuses analogies formelles et thématiques, sont largement déterminées par la langue et la culture françaises. Autrement dit, l'acquisition de la langue française joue ainsi un rôle primordial dans la formation des goûts politiques de ces écrivaines francophones. Le fait d'étudier l'influence de la langue étrangère sur la formation d'une identité singulière chez une communauté au sein d'une société donnée n'est pas une nouvelle idée. Cela nous fait penser surtout à la théorie de "Speech Community" chez les sociolinguistes américains. En ce qui concerne la langue française, nous discernons déjà de nombreuses études pareilles au niveau des sociétés africaines et magrébines influées durant des longues années du colonialisme par la langue dominante des colonisateurs. Mais quant à la communauté des francophones iraniens, si l'on croit à l'existence d'une telle communauté, le cas est totalement différent. La France ne s'est jamais présentée en Iran comme une puissance coloniale. La culture française est en général très appréciée par le peuple iranien, même par les plus religieux et les plus traditionalistes. La langue de Molière est, ainsi, réputée en Iran en tant que la langue de l'amour et de la poésie. Le français, depuis la Révolution constitutionnelle de 1905 (et même avant cette date) s'impose comme la langue des valeurs républicaines, libérales et démocratiques. Alors, les recherches sur les aspects socio-historiques de la langue

française ne peuvent pas être comparées avec celles poursuivies dans les pays magrébins, subsahariens, caraïbes ou indochinois.

Lors de notre recherche, nous avons le plaisir de trouver, dans les sources iraniennes, quelques travaux académiques bien réfléchis à propos de notre sujet. Un mémoire de Master soutenu par Elahé Kimiaee au département des Études françaises de l'Université de Téhéran en est juste un exemple. Ce travail de recherche intitulé *Le reflet des impacts psychosociaux de l'immigration dans l'œuvre de Chahdortt Djavann*, comme explicite son titre, se focalise sur les aspects psychologiques des romans de Chahdortt Djavann. À l'Université Allameh Tabatabaï aussi, l'on a constaté récemment la rédaction de quelques mémoires de Master à propos de la littérature migrante. À l'échelle internationale, nous avons trouvé un mémoire en langue française réalisé en 2009 par Eva Ahlstedt à l'Université de Göteborg en Suède. Ce mémoire titré *Les caractéristiques de la littérature migrante dans quatre romans de Chahdortt Djavann* avait plus de ressemblance méthodologique avec la problématique de notre recherche. Nous devons évoquer aussi des ouvrages et des articles, récemment publiés en Europe, qui étudient les productions littéraires et artistiques des Iraniens francophones de la Diaspora. Les travaux de Shahnaz Salami sur les écrivains et les poètes iraniens immigrés en France et les recherches de Nader Vahabi sur les expressions socioculturelles de la diaspora iranienne en Belgique, sont deux exemples très remarquables. À noter que pendant ces dernières années, l'on a témoigné de la création de multiples associations culturelles et cercles littéraires par les Iraniens francophones résidents en France, en Suisse, en Belgique et au Canada.

En bref, bien que le sujet général de la littérature migrante ne soit pas intact en Iran mais en lisant même les titres des travaux réalisés dans ce sens, l'on peut saisir que le rôle du déterminisme social de la langue française dans la création littéraire des

écrivaines iraniennes francophones est un sujet moins exploité. En ce qui concerne l'impact de la langue française sur l'identité de ces écrivaines iraniennes francophones, comme nous avons déjà mentionné, trois phases se distinguent clairement dans notre recherche.

Phase 1: L'impact de la langue française sur la littérature iranienne

Nous avons déjà affirmé que la langue française avait des impacts sur la formation des idées politiques libérales, démocratiques et républicaines chez les écrivains et les intellectuels iraniens. La langue française tout au long des XIXème et XXème siècles, devient une langue de l'intelligentsia en Iran. La Perse de l'époque Qadjar, grâce à cette couche sociale francophone, a commencé à marcher dans la voie de la modernisation. Le philosophe et penseur iranien le défunt Daryush Shaygan dans son livre *L'Asie en face de l'Occident* indique l'origine de la préférence francophone chez l'intellectualité iranienne :

" Notre rapport avec la culture française n'était pas d'une nature profonde, car la différence entre l'Iranien et le Français est comme la différence entre Hafez et Descartes. Mais la France possède la seule culture européenne qui a besoin de communiquer. L'on peut dire que la France est l'héritière légitime de l'Humanisme dans le sens de l'Humanisme de Renaissance. Peut-être c'est sous l'effet de ces ressemblances de façade, que nous les Iraniens sommes tellement fascinés par les mœurs françaises. Et peut-être à cause de ces ressemblances, nous avons tant d'attirance pour "Farangistan". Cette relation superficielle franco-iranienne a été tant développée que parmi les Iraniens ayant résidé en Occident, ceux qui étaient en France

ont pu plus rapidement s'adapter à l'ambiance." (Shaygan 1990 :187)

Ce passage montre bien les origines de l'attractivité dont se réjouit la France chez les penseurs iraniens. La première phase de l'influence de la langue française sur la formation des idées politiques chez les écrivaines iraniennes francophones doit être suivie donc dans l'histoire du pays où s'est formée la vie personnelle de nos quatre romancières. L'histoire des relations franco-iraniennes nous révèle beaucoup de secrets concernant les mécanismes par lesquels le français détermine les conduites des secteurs politico-culturels en Iran. Ces mécanismes sont indiqués parfois directement dans l'écriture de ces romancières francophones iraniennes. Dans le roman *Le cimetière de verre* de Sorour Kasmaï, la romancière nous présente un personnage nommé "le père Vincent". Dans ce roman, ce missionnaire français mène des fouilles archéologiques dans la plaine de Rey. L'auteure lui attribue la rédaction d'un ouvrage intitulé *Le pèlerin des ruines* qui est de certaine manière le point de départ des activités des autres personnages du roman, surtout le personnage principal Mithra, une femme iranienne qui travaille en tant que traductrice de la langue française auprès de la délégation archéologique française en Iran.

Dans le même roman, Kasmaï dévoile aussi un autre personnage féminin dont les comportements sont fortement déterminés par la langue et la culture françaises. C'est Fakhr-Oddoleh la mère de Mithra, une dame de la haute noblesse. Madame Fakhr-Oddoleh est décrite par Kasmaï comme une femme aristocrate, indépendante et riche sur le modèle des grandes dames des cours royales en France. Fakhr-Oddoleh organise une cérémonie hebdomadaire à Téhéran pour accueillir des intellectuels, des chercheurs, des artistes, des poètes et des écrivains. Son mode de vie mondain nous rappelle le rôle joué par les célèbres figures féminines qui, en France des XVIIème et

XVIIIème siècles, géraient des salons littéraires fréquentés par les grands écrivains. Les membres du cercle Anatole France que le roman présente en tant qu'un cercle des intellectuels francophones et des ex-étudiants des universités françaises, se rassemblent chaque mercredi au sous-sol de la maison de Fakhr-Oddoleh.

"Les réunions des Sept Jardins avaient toujours lieu le mercredi après-midi. Les domestiques descendaient le vieux gramophone de Madame Fakhr-Oddoleh, ainsi que sur de grands plateaux d'argent ... des disques, des livres et des revues par dizaines prêtées par les chancelleries étrangères... [...] Tout rentrait aussitôt dans l'ordre aristocratique des Sept Jardins. [...] On y apprenait les dernières nouvelles littéraires." (Kasmaï 2002 :71)

Mais c'est en particulier dans les romans de Nahal Tajadod que la langue française devient une étiquette de prestige et une identité importée pour les personnages féminins. Dans ce passage du *Passeport à l'iraniennne*, la romancière met l'accent sur le respect que la pratique de la langue française peut apporter en Iran:

" Soudain mon portable sonne. On m'appelle de Paris. Je réponds en français et là, pour la première fois, j'impressionne. Tout à coup, on ne me tutoie plus. " (Tajadod 2007 :17)

Phase 2: L'impact de la langue française sur les écrivaines iraniennes francophones par l'intermédiaire du milieu familial et des écoles françaises

Les sociologues s'accordent sur cette idée que les années passées dans l'école importent largement dans le procès du déterminisme social. La deuxième étape de notre travail concerne donc la vie d'écolière de ces écrivaines avant leur exil

en France. Le fait de passer des longues années dans les écoles et dans les universités françaises ou le fait d'être nées dans les familles francophones profondément colorées par la culture française sont deux facteurs majeurs de cette phase. Dans cette période de la vie des écrivaines iraniennes francophones nous témoignons de la création d'une image idéalisée de la France dans l'esprit de ces adolescentes francophones. Négar Djavadi dans son roman *La Désorientale* reflète bien ce sentiment de l'admiration aveugle vis-à-vis la France chez le personnage principal et chez ses camarades. Au travers de l'extrait suivant, nous pouvons constater que cette admiration exagérée à l'égard de la langue française chez ces enfants les conduit vers une idéalisation de la France et de tout ce qui la rappelle :

" L'hiver à Paris ... il semblait merveilleux, comme tout ce qui était français; du régime politique au parfum des shampoings. Dans les années précédant la Révolution, Sara nous emmenait dans un supermarché français ouvert dans une rue des rues huppées du nord de la ville. D'une propreté intimidante, l'endroit était rempli de toute sorte de marchandises [...] Vache qui rit, Nutella, yaourts Danone, camembert Caprice des Dieux, savon Zeste, cigarettes Gitane " (Djavadi, 2016: 35)

Mais la chance de s'inscrire dans une école française n'était pas un privilège accessible pour tout le monde en Iran de cette époque. Uniquement, les enfants des couches nobles, bourgeoises et les familles aisées avaient cette possibilité financière de passer des cours dans ces écoles. Alors, les origines familiales de ces écrivaines francophones aussi méritent d'être étudiées. En effet, le français s'impose à cette époque, comme la langue des couches sociales nobles et bourgeoises. Depuis l'époque Qadjar, nous trouvons dans la liste des étudiants et des écoliers iraniens inscrits dans les écoles francophones une particularité significative au niveau de leur provenance sociale et familiale. Dans une société avec un faible taux d'alphabétisation,

seulement les couches aisées pouvaient envoyer leurs enfants dans les écoles francophones. Depuis l'époque Qadjar nous distinguons facilement qu'une partie majeure de ces étudiants francophones appartiennent aux classes élevées de la société, aux grandes familles nobles, aristocrates ou aux grands clans propriétaires. Cette particularité se conserve même à l'époque Pahlavi. Cette provenance sociale a renforcé l'identité francisée des écrivaines iraniennes francophones durant leurs études primaires et secondaires.

L'apprentissage de la langue française, réservé plutôt aux enfants des hautes classes de la société iranienne, était depuis l'époque Qadjar, comme une marque du prestige et de la singularité. Les écrivaines dont les romans constituent les objets d'étude de cette recherche sont généralement classifiables dans la même tendance socio-culturelle. Ces écrivaines proviennent de familles bourgeoises ou nobles de l'époque Pahlavi ou même Qadjar qui avant ou après le déclenchement de la Révolution islamique de 1979 quittent l'Iran pour s'installer en France. Nous pouvons donner quelques exemples pour approuver cet argument;

Nahal Tajadod, née à Téhéran en 1960, est descendante d'une grande famille noble du nord d'Iran. Dans le roman *Debout sur la Terre*, elle décrit en détail sa provenance féodale. Son père était deux fois élu comme le député dans le parlement iranien de l'époque Pahlavi. Il était journaliste, rédacteur en chef et activiste politique du goût libéral. Sa mère Mahin Tajadod était dramaturge, traductrice et écrivaine francophone. Nahal Tajadod a étudié dans une université française (INALCO). Son mari, Jean-Claude Carrière, est un écrivain et scénariste français, de la réputation internationale. Donc, nous trouvons facilement le statut distingué du français et de la France dans la vie de cette écrivaine iranienne francophone.

Sorour Kasmaï (née à Téhéran en 1962) est la fille de Hossein Kasmaï, l'activiste politique francophone et le traducteur des ouvrages de Jean-Paul Sartre et d'Henri Bergson. Sorour Kasmaï a étudié au lycée francophone Razi de Téhéran. Comme Nahal Tajadod, Sorour Kasmaï aussi a étudié à l'INALCO de Paris.

Négar Jdavadi (née en 1969) est la fille d'Ali Asghar Sadr Djavadi, le célèbre journaliste et activiste politique. Son oncle, Ahmad Sadr Djavadi était le ministre de l'intérieur et le ministre de la justice dans le gouvernement du premier ministre libéral Mahdi Bazargan au début de la Révolution islamique. L'oncle de Négar Djavadi était le député des mouvements libéraux de l'Assemblée islamique fondée après la Révolution de 1979. La famille Sadr Djavadi est une des grandes familles de la ville Qazvin, la ville de laquelle a parlé Négar Djavadi dans son roman, *La Désorientale*.

Chahdorrt Djavan est née en 1967 dans une famille de la haute féodalité. Elle est la fille d'un très grand chef féodal de la région Azerbaïdjan. Dans son roman *Comment peut-on être français?*, elle précise que son grand-père était réputé dans la famille comme un francophone qui parlait en Parissi (en parisien).

Donc, nous attestons que toutes les quatre écrivaines abordées dans cet article sont issues des familles intellectuelles et politiquement engagées. Et elles avaient des familles francophones ou au moins passionnées de la littérature et la civilisation françaises. L'impact de cette descendance familiale des écrivaines iraniennes francophones dans leur procès du déterminisme social, nous fait penser aux notions de l'Héritage et de la Transmission dans la théorie sociologique de Pierre Bourdieu.

"Sociologue de la reproduction sociale, Pierre Bourdieu accorde une place centrale à l'héritage et à la transmission dans sa théorie du monde social. Si la sociologie de Pierre Bourdieu

est souvent accusée de déterminisme, c'est qu'elle accorde une place prépondérante à l'héritage. Nos actions seraient ainsi en grande partie influencées par l'héritage que nous transmet notre entourage familial...Pour Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, l'école se présente comme une instance de reproduction sociale : les inégalités sociales transformées en inégalités scolaires redeviennent ensuite des inégalités sociales à la sortie du système scolaire. L'école apparaît finalement comme une « boîte noire » qui transforme une hiérarchie sociale non légitime – car reposant sur l'héritage familial – en une hiérarchie sociale relativement identique mais légitimée par les titres scolaires qui sont censés être attribués en fonction de mérites personnels." (Jourdain 2011: 98)

À part de la naissance dans les familles francophones et francophiles, ces écrivaines iraniennes vont suivre des cours scolaires dans les écoles francophones et françaises. L'histoire de ces écoles françaises en Iran remonte jusqu'à l'époque Qadjar. Ces écoles ont joué un rôle important dans la formation d'une génération des intellectuels iraniens. L'Alliance Française fondée en Iran en 1898 et l'Alliance Israélite Universelle fondée encore en 1898 sont les deux premiers établissements scolaires francophones dans l'histoire de l'Iran. Nous avons déjà parlé de l'impact des élèves de l'Alliance française dans la Révolution constitutionnelle de 1905 en traduisant les textes révolutionnaires des penseurs français. Cet impact est tellement grand que l'on peut considérer la Révolution constitutionnelle comme la concrétisation des principes français de la démocratie et des droits de l'homme. Certains journaux publiés à l'époque fin Qadjar avaient même des pages francophones, par exemple le journal "Orient" de Ziaoddine Tabatabaï, le cerveau principal du coup d'état de 1921 publiait également des articles en français. Ces écoles françaises se dotaient aussi des filiales dans les provinces par exemple à Tabriz, Kermanshah, Bouchehr et au

Kurdistan iranien. Elles s'installaient en principe dans les villes où habitait déjà une minorité chrétienne. Outre ces écoles officiellement françaises, les autres grandes écoles iraniennes aussi étaient profondément marquées par la langue française. Ce passage de Nader Vahabi résume ainsi l'historique de la fondation de ces écoles iraniennes francophones :

" Les écoles publiques et privées calquées sur le modèle français sont ouvertes à Téhéran : l'école polytechnique Dar-ol-Fonoun et l'école militaire Nézâmi, les premières écoles publiques du genre, inaugurent le début d'une histoire de l'enseignement des langues étrangères dans lesquelles le français tient la première place. Des écoles privées secondaires sont également ouvertes par les Iraniens sur le modèle français, tels que les lycées Loghmanieh, Rochdieh et Saadat qui instaurent le français comme première langue étrangère." (VAHABI 2012: 27)

Les écoles telles que Jeanne d'Arc, Razi, Saint-Louis (à Téhéran) et Loghmaniyeh (à Tabriz) avaient un rôle indéniable dans la genèse d'une génération des penseurs modernes en Iran. La langue française était le premier point distingué de toutes ces écoles. En vue d'éclaircir le sujet, nous nous référons brièvement à un passage du roman *La Désorientale* de Négar Djavadi :

" À vrai dire, ce n'est pas le français que je rejetais, mais l'obligation tacite, partagée par les élèves iraniens du lycée Razi, issus des castes élevées et pour certains outrageusement riches, de la considérer comme supérieur au persan. De là découlait la certitude que puisqu'ils pratiquaient cette langue, ils étaient eux-mêmes supérieurs aux autres Iraniens [...]. En classe, c'était la concurrence à qui s'exprimerait le mieux en français, passerait les plus longues vacances en France, s'habillerait en Cacharel ou porterait des Moon boots en hiver. Certains parlaient même français avec leurs frères et sœurs, appelaient leur père "papa"

au lieu du vulgaire et arriéré "baba". Les élèves français étaient considérés comme des Dieux ayant eu la magnanimité de descendre jusqu'à nous pour dispenser leur raffinement. Se faire accepter par eux était l'activité principale de la récréation." (Djavadi, 2016: 41)

Le fait d'étudier directement en France métropolitaine aussi était un autre facteur important dans l'injection de la culture française dans l'esprit des écrivaines iraniennes francophones. Dans ce sens, le nom de ces écrivaines s'ajoute à la longue liste des étudiantes iraniennes des universités françaises de ces années-là, où figurait même le nom de Farah Diba, étudiante iranienne en architecture à Paris et future Reine d'Iran. En effet, les premiers étudiants iraniens sont envoyés en Europe au XVII^e siècle sous le règne de Shah Abbas le Safavide. Mais ce flux s'accroît à partir du début du XIX^e siècle à l'époque de Mohammad Shah le Qadjar pour atteindre son essor maximal à l'ère de Mohammad Reza Pahlavi qui finance même la construction d'un pavillon spécifique (actuellement nommé Fondation Avicenne) pour les étudiants iraniens au sein du parc de la cité universitaire à Paris. Dans le roman *Le cimetière de verre* de Sorour Kasmaï, l'écrivaine nous parle d'une équipe des étudiants qui embarquent à la destination de la France ;

"Quarante jeunes Iraniens à bord d'un bateau embarquant pour le pays des Francs. [...] Tous, des habitués du Café Rose Noire, le rendez-vous des intellectuels de l'époque. " (Kasmaï, 2002: 17)

Au cours de ce roman, nous pouvons distinguer que ce séjour en France impacte largement sur la vie culturelle des deux personnages du roman qui étaient membres de cette équipe d'étudiants. Par exemple, Farivar qui a étudié la linguistique en France est le modèle de l'intellectuel iranien dans ce roman.

Phase 3 : La langue française comme un déterminant social dans le procès de l'intégration des écrivaines iraniennes immigrées

Depuis quelques années, les questions de la migration et l'intégration des migrants et des réfugiés dans les sociétés européennes ont créé une large polémique dans les médias et dans les milieux académiques de l'Europe, surtout dans les pays les plus touchés comme la France. La troisième étape de notre recherche sur l'impact de la langue française sur la formation de l'identité socio-politique des romancières iraniennes francophones renvoie à la vie de migrante de ces écrivaines qui s'exilent en France et essayent de s'intégrer dans la société d'accueil. À ce stade-là, elles découvrent les difficultés de s'adapter à la culture française. Elles se heurtent à un choc culturel et linguistique. Là, elles s'aperçoivent que leur image idéalisée de la France ne correspond pas tellement à la réalité qu'elles vivent dans le pays qu'elles prenaient pour une Eldorado. Dans cette phase aussi, l'élément de la langue joue un rôle déterminant. En lisant les romans de ces écrivaines, nous distinguons que les personnages de ces romans se plaignent de leur difficultés linguistiques. Le problème d'accent est un des problèmes communs chez les personnages féminins de ces romans. Même celles qui maîtrisent déjà le français, se voient critiquées tout le temps à cause de la question de l'accent. Négar Djavadi dans son roman *La Désorientale* compare par exemple les sociétés française et belge par ce point de vue, et confirme que dans sa vie d'étudiante en Belgique, son personnage Kimiya avait moins de difficultés linguistiques car son accent était moins remarqué par les citoyens belges. Dans le cas de Chahdorrt Djavann ce choc linguistique et culturel était tellement grave que cela pousse l'auteure à une tentative du suicide. Dans son roman *Comment peut-on être français?*, le personnage principal Roxane

souffre profondément de ne pas pouvoir parler la langue de la société d'accueil. Dans les premières pages de ce roman, l'on trouve le personnage dans les cours du français de l'Alliance Française à Paris. Mais après peu de temps, Roxane abandonne les cours de l'Alliance Française à cause de leur coût élevé et invente elle-même une méthode particulière de l'auto-apprentissage du français. Mais à la fin, l'on voit que ce personnage aussi comme sa créatrice tente de se suicider après avoir échoué dans le procès de l'intégration. Signalons que parmi ces quatre écrivaines, Chahdorrt Djavann était la seule qui ne maîtrisait pas la langue française avant de se rendre en France. Il faut préciser que même cette écrivaine avant d'immigrer en France, bien qu'elle n'ait parlé pas la langue de Molière, se passionnait quand-même pour la littérature française et avait une connaissance parfaite à propos des grands œuvres de cette littérature. Son roman *Comment peut-on être français?* ressemble à une réplique à la question "Comment peut-on être Persan?" de Montesquieu dans ses *Lettres persanes*. Le choix de ce titre par Djavann est très significatif. L'écrivaine décide de changer son identité iranienne et se demande comment elle peut devenir une Française. Le titre du roman *La Désorientale* de Négar Djavadi est pareillement chargé d'un message qui nous rappelle la crise d'identité de l'auteure et son personnage principal. Kimiya n'est plus Orientale. Elle est désormais Désorientale. Mais elle échue aussi à devenir Occidentale. Elle est alors ni orientale, ni occidentale. Elle reste suspendue entre deux cultures, deux pays, deux identités. En vain, elle essaie d'abord de faire marier ces deux identités. Mais à la fin, la culture française lui exige de laisser l'identité iranienne.

" Cette cicatrice qui traverse mon vocabulaire est ma seule coquetterie, mon unique résistance face à, disons, mes efforts d'intégration. J'emploie cette expression par commodité, parce qu'elle vous parle, même si, biberonnée dès l'enfance à la culture

française, je ne me sens pas concernée par le sens qu'elle véhicule. D'ailleurs, puisque nous en parlons, je trouve qu'elle manque de sincérité et de franchise. Car pour s'intégrer à une culture, il faut, je vous le certifie, se désintégrer d'abord, du moins partiellement, de la sienne. Se désunir, se désagréger, se dissoudre. Tous ceux qui appellent les immigrés à faire des "efforts d'intégration" n'osent pas les regarder en face pour leur demander de commencer par faire des nécessaires "efforts désintégration". " (Djavadi 2016 :114)

Cette formule très significative; "*pour s'intégrer à une culture, il faut se désintégrer d'abord de la sienne*" dans ce passage du roman de Négar Djavadi résume bien les angoisses psychologiques de ces femmes iraniennes qui abandonnent obligatoirement leur identité d'Iranienne pour devenir Française à tout prix. Mais pour une Iranienne, est-il jamais possible de devenir Française ? Elle devient Française après quelques temps, mais elle ne peut jamais devenir française.

Conclusion

À travers cet article, nous avons essayé de déchiffrer les origines linguistiques des prises de position politiques exprimées dans les romans rédigés par quatre écrivaines iraniennes francophones au cours des deux dernières décennies. Nous pouvons distinguer trois niveaux dans ce procès du transfert culturel des valeurs françaises chez ces écrivaines francophones. D'abord dans la première phase, nous avons traité l'impact général que la langue française exerce dans l'histoire culturelle d'Iran depuis l'ère safavide. La deuxième phase concerne l'influence directe de la langue française sur la genèse de l'identité personnelle de ces écrivaines dans leur famille et dans les écoles francophones où elles fréquentaient. La troisième phase de ce déterminisme social s'apparaît après la migration de

ces écrivaines et lorsqu'elles essaient de s'intégrer dans la société française. Dans cette dernière phase aussi la question de la langue française continue à exercer certaines influences sur les comportements de ces écrivaines en exil. La langue française fonctionne comme un déterminant majeur dans la formation d'une identité francisée chez ces écrivaines. La culture française fascine ces romancières et les pousse à prendre le français comme la langue d'expression littéraire. Ces écrivaines trouvent plus facile ou plus intéressant de s'exprimer en langue française au lieu d'écrire dans leur langue maternelle. Dans un regard critique, l'on peut considérer ce fait comme une sorte de l'aliénation et une crise d'identité mais dans une vision plus optimiste l'on peut décrire ce geste comme une potentialité culturelle pour l'Iran et un moyen du transfert culturel pour la culture iranienne. Cette deuxième option n'est pas pourtant tellement justifiable au niveau des romans rédigés par cette génération des écrivaines iraniennes francophones. Car ces romancières, par leurs expériences négatives dans leur vie personnelle (En Iran et en France), ne peuvent pas refléter correctement une vision neutre à propos de leur pays d'origine. Et en pensant aux difficultés qu'elles ont subies dans leur parcours personnel, peut-être cela est compréhensible chez elles. En fait, leur expérience vécue douloureuse reproduit naturellement des effets psychologiques inévitables dans l'écriture de ces écrivaines. C'est dans la même perspective qu'Émile Durkheim parle de l'impact des "Faits sociaux" dans la décision du suicide chez les individus dans une société donnée. Mais l'on peut espérer quand-même que dans l'écriture des générations suivantes des écrivaines et des écrivains iraniens francophones, cet aspect soit mieux équilibré et les générations de future deviennent des vrais émissaires culturels de la riche civilisation iranienne auprès des pays francophones du monde.

Bibliographie

- AHLSTEDT, Eva. (2009). *Les caractéristiques de la littérature migrante dans quatre romans de Chahdortt Djavann*. GÖTEBORGS UNIVERSITET. Institutionen för språk och litteraturer FRANSKA.
- DJAVADI, Négar. (2016). *Désorientale*. Paris : Linana Levi.
- DJAVANN, Chahdortt (2006). *Comment peut-on être français?*. Paris : Flammarion.
- JOURDAIN, Anne. (2011). *La théorie de Pierre Bourdieu et ses usages sociologiques*. Paris : Armand Colin.
- KASMAÏ, Sorour. (2002). *Le cimetière de verre*. Paris : Actes sud.
- KIMIAEE, Elaheh. (2015) *Le reflet des impacts psychosociaux de l'immigration dans l'œuvre de Chahdortt Djavann*. Université de Téhéran, Faculté des Études Mondiales, Département des Études Françaises, Mémoire pour l'obtention du Master en Etudes Françaises.
- SALAMI, Shahnaz. (2015). "La littérature des écrivains et poètes iraniens immigrés en France et en Allemagne, Naissance d'une écriture du hors-lieu", *Hommes et Migration*, Diaspora iranienne, p. 59-68
- SHAYGAN, Daryush. (1990). *L'Asie face à l'Occident, Assiya Dar barabare Gharb*, Téhéran : Éditions Amir Kabîr.
- TAJADOD, Nahal. (2007). *Passeport à l'iranienne*, Paris : Lattès.
- TAJADOD, Nahal. (2010). *Debout sur la terre*, Paris : Lattès.
- VAHABI, Nader. (2011). *La migration iranienne en Belgique : une diaspora par défaut*, Paris : Harmattan.
- VAHABI, Nader. (2012). "Genèse de la diaspora iranienne en France", Centre d'information et d'études sur les migrations internationales, Migrations Société, 2012/1 N° 139 | pages 27 à 45, <https://www.cairn.info/revue-migrations-societe-2012-1-page-27.htm>.